

28.09.2020

12.12.2020

Erinnere  
sich

an  
den  
ersten  
Tag  
des  
Jahres



la clinique du queer  
28.09.2020  
au 12.12.2020

avec la participation de  
Babi Badalov  
Simon Brossard  
& Julie Villard  
Gaëlle Choisne  
Jude Crilly  
Les éditions douteuses  
Justin Fitzpatrick  
La Gousse  
Victorine Grataloup  
HIGH HEAL  
Tarek Lakhri  
Paul Maheke  
Raju Rage  
& Alpheratz  
Julien Ribeiro  
Rotolux Press  
Bassem Saad  
Eothen Stearn  
Simon.e Thiébaud

une proposition graphique  
de Roxanne Maïllet

un projet curaté  
par Thomas Conchou

*Laissez-moi vous soulager du doute : j'ai été opéré, j'ai retiré avec beaucoup de soin et au cours de longues sessions politiques, pratiques et théoriques, l'appareil épistémique qui diagnostique mon corps et mes pratiques comme étant pathologiques.*

Paul B. Preciado, *Je suis un monstre qui vous parle*

*Take me home  
Take me to Wonderland, Wonderland*

Lady Gaga, *Alice*

Au moment de l'écriture de *la Clinique du queer*, au printemps 2019, je cherchais à proposer une suite et un pendant à ma première exposition à la Maison populaire : *i'm from nowhere good*. Il me tenait à cœur d'entamer ce cycle par une évocation de la mélancolie des vies queer, aspirant à habiter des espaces qu'une réalité adverse ne semblait pas rendre possible. Puis de le poursuivre par un contrepoint : un appel à la matérialisation de communalités dans lesquelles de nouvelles manières de faire famille pouvaient éclore.

Fortement influencé par le lieu de vie que j'ai partagé avec Gaëlle Choisine, Victorine Grataloup et Simon.e Thiébaud, dont les œuvres et le texte encadrent l'entrée de cette exposition et de ce journal, j'ai voulu emprunter à notre maison le sobriquet que nous lui avons trouvé. Ce nom, ironique et grotesque, que nous avons forgé au gré des années passées ensemble, m'a toujours paru revêtir plus d'importance qu'il n'y paraissait. D'abord, il reprenait pour son compte la tradition queer du retournement du stigmaté, qui permettait à nos corps *transpédégouines*, policés et normalisés par l'institution médicolégale, de se faire soudain les doctresses et les médecines d'un hétéropatriarcats vieillissant. Ensuite, ce pseudonyme portait en lui une question, intime et puissante : que faisons-nous, ensemble, dans cet espace domestique ? Quelles économies de soin, de solidarité et de partage mettions-nous en place ? Quelles tensions politiques, amicales, amoureuses, se nouaient

dans les lieux de nos cohabitations? Et encore : que devenait cet espace, construit pour abriter la succession des générations venant après ses constructeur·rice·s, tandis qu'une petite collectivité, sur laquelle les mots *succession* et *génération* semblaient mal adhérer, y prenait ses quartiers?

Si la courte fiction présente sur les cartons d'invitations de *la Clinique du queer* peut informer le·a visiteur·se sur les sentiments et les aspirations qu'a pu inspirer une telle expérience, l'exposition, elle, se concentre sur les potentiels politiques qui se nichent dans les intervalles de vies passées en commun. Comme l'avance Sara Ahmed dans *Queer Phenomenology*, le corps queer n'est jamais seul, tant il dépend de la mutualité et de son soutien. Pourtant, il peut se trouver étranger à l'espace domestique et familial, produisant – souvent en premier lieu – un sentiment bizarre (*queer*) d'inadéquation et de « disidentification » aux valeurs et aux pratiques hétéronormatives de la famille nucléaire, modèle occidental d'habitat et de transmission patrimoniale par excellence. Pour certainxs néanmoins, la maison peut être, ou plutôt devenir, un espace queer en tant que tel, « plein du potentiel d'expérimenter la joie de désirs déviants »<sup>1</sup>. Ainsi selon Sara Ahmed, appliquer un programme politique queer à l'espace domestique permettrait d'exposer comment nos maisons, loin d'être des espaces clos sur l'intime et le désir, sont précisément connectées aux autres (personnes, espaces) qui les entourent, via les intersections et les expérimentations qu'elles permettent. Quelles qu'elles soient, ces variations d'assemblages d'affects et de solidarité, que l'on pourrait rassembler sous le terme de *familles choisies*<sup>2</sup>, naviguent toujours entre l'inconnu et le familier, entre l'excitation et la difficulté d'inventer ce que l'on ne connaît pas.

Dans son étude sur l'échec en tant qu'art queer<sup>3</sup> (échouer à s'assimiler, échouer à vivre selon des injonctions normalisantes, échouer à mener une existence toute entière dévouée au succès capitaliste), Jack Halberstam insiste sur la nécessité pour les vies queer de découpler la possibilité du changement et de la différence des formes de familles et d'héritage supposément immuables qui nous échoient, en explorant la *différence-en-forme* de la collectivité queer, comme rupture des traditions normatives hétérosexuelles. Le concept de famille porte, selon lui, une compréhension profondément réactionnaire des interactions humaines, enfermées dans une interprétation du temps et de la succession réduites à la transmission patrimoniale et à la procréation. Faire famille (faire proche, faire parent, faire ménage, *to make kin*) en dehors de la logique reproductive capitaliste de l'héritage – et de la succession générationnelle – permet aux communautés queer de quitter la chaîne de re/production hétéroculturelle et de s'embarquer vers de nouveaux projets politiques : contingents, dynamiques, incertains, et pourquoi pas pervers. Tandis que les revendications du mariage pour tous ont donné le loisir à chacun·e de vérifier la vigueur des interprétations conservatrices de la parentalité dans notre pays, les discussions autour de la reconnaissance de la diversité des ménages et des façons de faire famille, elles, se sont taries.

Pourtant, comme l'avance ME O'Brien<sup>4</sup> dans son essai *Communising care*, les revendications abolitionnistes à l'encontre de la famille n'œuvrent en aucun cas à détruire la capacité des individus à former des liens romantiques, affectifs ou parentaux, mais plutôt à les libérer de carcans normatifs et capitalistes en permettant de former des interdépendances non-aliénantes et de partager plus largement des formes de labour, de transmission et de soin (l'éducation des enfants, les tâches

ménagères, etc). En effet, la famille, dans son acceptation commune, ne recouvre pas qu'un territoire de revendications pour les personnes LGBTQI+ ou queer. Elle est également un lieu de travail, choisi ou non, un lieu d'abus subis et exercés. Souvent interprétée dans une conception privilégiée comme un espace de protection, en retrait de la société et des violences systémiques qui s'y produisent, la famille telle qu'elle s'expérimente chaque jour revêt parfois un caractère nécropolitique, insulaire et carcéral, notamment pour ceux qui ne trouvent pas leur place dans les régimes sexuels, culturels, identitaires et économiques qui y sont promus.

Les bouleversements sanitaires et sociétaux générés par l'apparition du virus Covid-19 ont cruellement mis en lumière les limitations de l'imaginaire collectif attaché à la notion de chez-soi. À l'heure du confinement généralisé d'une grande partie de la population, rester à la maison est devenu synonyme de mise en sûreté et de privilège. Sophie Lewis, dans son article *The Virus and The Home*, affirme que le confort de nos chaudières représente bien le lieu où se déploie une immense partie des sévices humains, dont les abus et les violences domestiques constituent la forme la plus courante, et pourtant la moins prise en compte.

Comment un espace défini par sa profonde asymétrie de pouvoir et de travail (entre adultes et enfants, entre hommes et femmes), son intense circulation capitaliste (prêts, hypothèques, consommation), et ses technologies de normalisation et de reproduction des subjectivités peut-il nous sembler sûr et protecteur ?

La nécessaire redéfinition de l'espace domestique et des modalités du faire famille a été rendue impossible à ignorer par la crise que nous vivons.

Dans cette exposition, les artistes se font les chirurgien·ne·s de la famille et des formes d'habitat en commun, et leur proposent un lifting prononcé, *long overdue*.

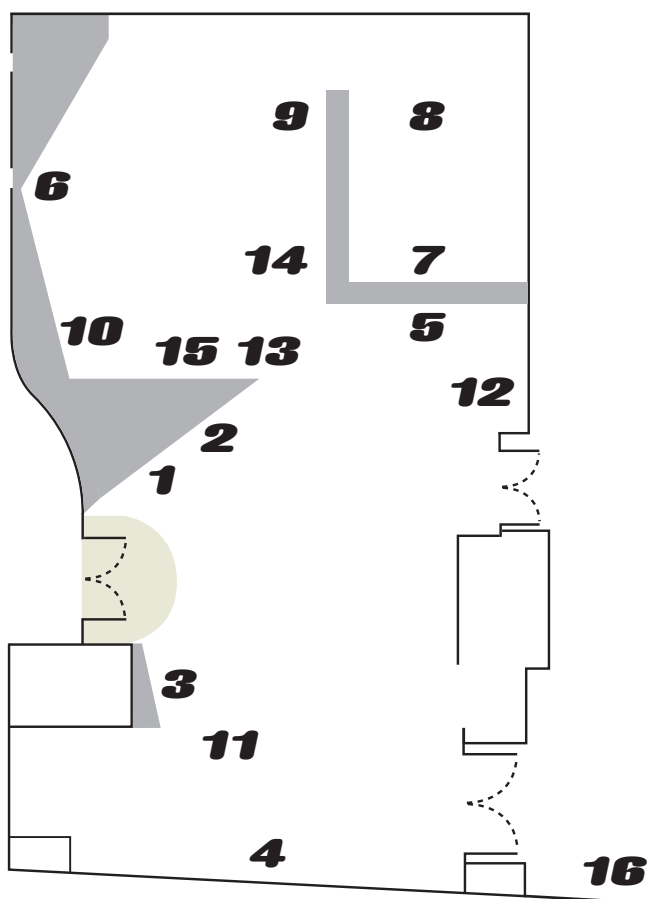
iels réclament de nouveaux territoires pour vivre ensemble, de nouveaux contrats sociaux pour habiter le monde et négocier collectivement les pratiques multiples que l'on range sous les catégories de soin ou de toxicité. Certain·e·s des participant·e·s savent ce qu'a représenté pour moi cet espace d'expérimentation et de communauté, transposé temporairement à la Maison populaire, et ont fait le choix d'en incorporer des éléments dans leurs œuvres, tandis que d'autres l'ignorent complètement.

À vous qui nous rendez visite, soyez les bienvenu·e·s chez nous, chez vous. Ou pour le dire avec les mots de Fred Moten : «*fuck a home in this world, if you think you have one*»<sup>5</sup>.

Thomas Conchou  
septembre 2020

Thomas Conchou est né en 1989, il vit et travaille en Île-de-France. Il est co-fondateur du collectif curatorial Le Syndicat Magnifique aux côtés d'Anna Frera, Carine Klonowski et Victorine Grataloup. Il met en place l'action Nouveaux commanditaires de la Fondation de France au sein de l'association Societies.

Merci à toute l'équipe de la Maison populaire pour sa confiance et sa bienveillance, merci à nos partenaires pour leur soutien indispensable. Merci à Pauline, Floriane, Juliette et Amélie pour leur accompagnement quotidien. Merci à Mickaël, Martine et Mathieu pour leur soutien logistique. Merci à Malika et Alexandre pour leur accueil. Merci à Eric, Julien et Chloé pour leur aide pendant le montage. Merci à Victorine, Roxanne et Tarek pour leur collaboration, merci à Babi, Simon & Julie, Gaëlle, Jude, Justin, Roxanne, Barbara & Cécile, Paul, Raju, Alpheratz, Julien, Bassem, Eothen, et Simone ainsi qu'à la galerie Poggi et à la galerie Sultana de composer cette exposition. Merci à HIGH HEAL, Rotolux Press et aux éditions douteuses de l'habiter. Merci à Lou pour ses élixirs.



1-2. Simon.e Thiébaud en collaboration avec Marcel Alacalá

*Dustin*, 2018 & *damepipi*, 2018

Photographie tirage jet d'encre, 90 x 60 x 2,5

Courtesy de l'artiste

3. Gaëlle Choisne, *TEXTUS*, 2018

Textiles, livres et anneaux, 170 x 110 x 115 cm

Production Bétonsalon, Paris

Courtesy de l'artiste

4. Babi Badalov, *HomoreSexualism*, 2020

Installation, techniques mixtes, dimensions variables

Courtesy de l'artiste et de la galerie Poggi

5. Paul Maheke, *00101*, 2019

Caisson lumineux, plexiglas, peinture acrylique, vaseline, ampoules électriques, 100 x 70 x 20 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Sultana (Paris)

6. Jude Crilly, *Ribbons*, 2019-2020

Panneaux avec revêtement en acier, encadrements en bois de hêtre fait main et impressions, 287 x 182 cm (chacun)

Courtesy de l'artiste

7. Bassem Saad, *Kink Retrograde*, 2019

Video, HD - Single channel video, 19'

Musique : Zeynab Ghandour aka Thoom et Pad Fut  
 Performeur : Rayyan Abdelkhalek, avec l'apparition de Jessika Khazrik, Veda Thozhur Kolleri, Nada Zanhour  
 Equipements fournis par Panos Aprahamian et Ashkal Alwan. Intérieurs filmés à Mkalles Warehouse

Courtesy de l'artiste et de Renata Sabella

8. Simon Brossard & Julie Villard, *Cake*, 2020

Sculpture en métal, résine et peinture polyuréthane, 172 x 52 x 55 cm

Courtesy des artistes



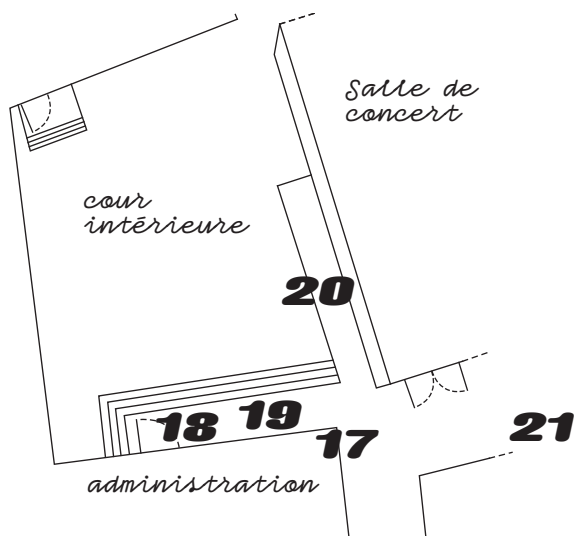
9. Justin Fitzpatrick, *Vehicle n° 3 : Blake & Milton & Dante & Virgil Road Trip*, 2019,  
Résine, argile époxy et métal, 60 x 30 x 17 cm  
Courtesy de l'artiste et de la Galerie Sultana

10. Justin Fitzpatrick, *Vehicle n° 1 : The White Glasses*, 2019  
Résine, argile époxy, métal et crayon, 59 x 30 x 30 cm  
Courtesy de l'artiste et de la Galerie Sultana

11. Justin Fitzpatrick, *Vehicle n° 2 : Sing your own body electric, Walt*, 2019  
Résine, argile époxy, métal et crayon, 59 x 30 x 30 cm  
Courtesy de l'artiste et de la Galerie Sultana

12, 13, 14, 15. La Gousse (Cécile Bouffard, Roxanne Maillet et Barbara Quintin), *Carnitas Pulled Porn*, 2020, *Armielle Dombasle*, 2020, *Ragoudou de Kimchi*, 2020, *Moulette Cake à la Sarriette*, 2020  
Tirages jet d'encre sur papier brillant, 59,4 x 42 cm  
Production de la Maison populaire – courtesy des artistes

16. Raju Rage & Alpheratz, *SpectrX à Hommes Teuhés DCD1000*, 2020  
Impression sur bâche avec réalité augmentée, 80 x 80 cm. Réalité augmentée créée par Sufee Yama, AR Visual Artist. Production de la Maison populaire – courtesy des artistes



17. Julien Ribeiro, *how to be responsible in an epidemic* (série), 2020  
Installation in situ, production de la Maison populaire  
Courtesy de Julien Ribeiro

18. Eothen Stearn, *Glyph Picnic*, 2020 &  
Rideaux cousus à la main (tissu, fil et bois), 330 x 130 cm  
Production de la Maison populaire – courtesy de l'artiste

19. Eothen Stearn, *Comme une clef*, 2020  
Entretien mené par l'artiste à la Maison des Femmes Thérèse Clerc de Montreuil, 27'33", musique originale de l'artiste, trad. Aurélien Potier. Production de la Maison populaire – courtesy de l'artiste

20. Raju Rage & Alpheratz, *CodeX*, 2020. Impressions sur RISO format A3. Courtesy des artistes.

21. Lou Masduraud, *JOUVENEX*, 2020, installation visible à partir du 3 octobre 2020 dans le cadre de la Nuit Blanche métropolitaine. Production de la Maison populaire.

# **Babi Badalov**

né en 1959, vit et travaille à Paris

Artiste azéri et français, Babi Badalov développe une pratique de *poésie ornementale*, telle qu'il la nomme, mêlant dessin, collage, peinture et couture. Elle puise dans les différents alphabets et langages que l'artiste a glané au gré de ses exils entre les pays de l'ex-URSS, de l'occident et du moyen-orient. À jamais apatride, s'échappant toujours à l'intérieur des langues, des cultures, et des pays qu'il traverse, Babi Badalov peint, sur des tissus qu'il chine, les conditions politiques d'une vie radicale, punk, et profondément critique à l'égard de son époque. En refusant les injonctions au confort bourgeois et à la consommation au profit d'une pratique pauvre de la récupération, longtemps confinée à des moyens de production précaires, il produit une œuvre curieuse, généreuse, sensible et drôle qui se déploie-déploie dans toute sa force politique.

# **Simon Brossard & Julie Villard**

né-e-s en 1994 et 1992, vivent et travaillent à Paris

Simon Brossard et Julie Villard s'engagent depuis 2016 dans une pratique collaborative de sculpture. Rendant hommage aux qualités fonctionnelles et décoratives des objets domestiques, leurs productions oscillent entre préciosité ornementale et rétrofuturisme tape-à-l'œil. À partir du désossement méticuleux d'aspirateurs, de moules à gâteaux, de lampes ou de sextoys, iels considèrent avec tendresse et ironie les formes issues des industries d'obsolescence. Outrant à peine un matérialisme stéroïdé et racoleur, leurs sculptures sont enflées, bossues, tordues, tour à tour séductrices et menaçantes. Iels réalisent pour le cycle d'exposition *NO NO DESIRE DESIRE* une série d'œuvres aux attitudes langoureuses qui s'offrent aux spectateur·rice·s comme des assises.

# **Gaëlle Choisine**

née en 1985, vit et travaille à Pantin

Gaëlle Choisine se saisit des enjeux contemporains de la catastrophe, de l'exploitation des ressources et des vestiges du colonialisme dans des installations opulentes qui mêlent traditions ésotériques créoles, mythes et cultures populaires. Sculptrice et vidéaste, elle tire de ses voyages les matériaux qui composent ses installations et ses films. Exotisme mercantile, imaginaires littéraires et croyances constituent les thèmes d'une œuvre dynamique, généreuse et sociale. Originellement produite pour l'exposition *Temple of Love*, curatée par Lucas Morin à Bétonsalon en 2018, l'œuvre *Textus* met à disposition des visiteurs une bibliothèque en tissu ressemblant à une langue. Fournie d'ouvrages par l'artiste et le·a curateur·rice, elle met à disposition une collection éphémère renouvelée à chaque exposition.

# **Jude Crilly**

vit et travaille à Amsterdam

Investissant autant la performance que l'installation, la pratique de Jude Crilly entreprend de démêler les typologies, récits et autres schèmes interprétatifs qui produisent l'individu contemporain. Ancrée dans un héritage queer-féministe déconstructionniste, elle entend battre en brèche les appareillages qui informent les réalités du travail, du genre, ou encore de la technologie. Cette stratégie de désenchevêtrement ne génère pas seulement du désordre ou de la complexité, elle produit de nouveaux langages émancipateurs autour des notions d'érotisme, de soin et de savoirs situés. Dans *Ribbons*, elle adresse la charge mentale, l'aliénation et l'invisibilisation du travail qui entoure la production de la féminité dans l'espace domestique. Sous les deux grands moodboards qui composent l'œuvre, le·a visiteur·rice peut en ressentir l'exaltation et le poids. *Good morning me!*

# **Justin Fitzpatrick**

né en 1985, vit et travaille à Bruxelles

L'artiste, principalement connu pour son travail de peinture, livre ici trois sculptures hyper-réalistes qui s'inspirent du poème *Milton*, de William Blake, rédigé au tout début du 19<sup>e</sup> siècle et dans lequel le poète Blake est possédé par l'esprit de Milton, son prédécesseur, via une sandale végétale entourée autour de son pied. Embarquant dans un voyage mystique, Milton, désormais incarné dans le corps de Blake, se repend de ses vues puritaines et étriquées sur la sexualité. Suivant cette idée d'incarnation et de discussion trans-temporelle, Fitzpatrick invite à son tour les figures d'Eve Kosofsky Sedgwick, de Walt Whitman et de Blake à dialoguer avec lui. La réécriture conversationnelle du passé dans le présent des *Vehicules* vient placer au centre de *la clinique du queer* les notions de soin, de tempérance et de négociation stratégique avec le passé.

# **La Gousse**

vivent et travaillent à paris

Armée de Barbara Quintin aux fourneaux, de Cécile Bouffard pour les illustrations et les dispositifs de dégousstation, et de Roxanne Maillet au graphisme (qui signe également l'identité du cycle *NO NO DESIRE DESIRE* à la Maison pop), La Gousse est une collective de cuisine lesbienne créée au printemps 2020. D'abord diffusées par le biais des réseaux sociaux, puis dans un premier ouvrage intitulé "coscolha celle-là", les recettes de La Gousse sont remplies de trouvailles gustatives à la portée de tous·tes les cuisinier·e·s et de jeux de langue savoureux, tout comme leurs *Fousfourmies fritti*. Les recettes de La Gousse s'exposent sur les murs de l'exposition *la clinique du queer*, et seront à découvrir lors du TAXI TRAM du 14 novembre 2020.

# **Paul Maheke**

né en 1985, vit et travaille à Londres

La pratique artistique de Paul Maheke est ancrée dans l'installation et la performance,

et vient travailler par ambiance les espaces dans lesquels elle se déploie. En insistant sur la capacité d'*agence* des éléments en présence (lumière, espace, scénographie, décors), elle vient souligner la codépendance et l'enchevêtrement permanente de l'humain et du non-humain, et questionne les représentations des subjectivités minoritaires. Avec la pièce *Ooloi*, produite pour l'exposition éponyme curatée par Marie de Gaulejac et Céline Kopp en 2019 à Triangle France-Astérides, il dresse le portrait des intrigantes créatures de la trilogie afrofuturiste *Xenogenesis* d'Octavia E. Butler. Docteur·e·s, généticien·ne·s, amant·e·s, les Oolois sont l'épine dorsale d'une société alien, les *Dankali*, qui se déplacent dans l'univers en s'hybridant avec d'autres espèces. Fasciné·e·s par l'ambivalence des caractères de leurs partenaires humains, entre passion mortifère et capacités créatrices, ils entretiennent pour elleux un désir érotique et amoureux.

## **Raju Rage & Alpheratz**

Raju Rage vit et travaille à Londres  
Alpheratz vit et travaille à Paris

Artiste interdisciplinaire, Raju Rage croise art, pédagogie, cuisine et activisme dans le but de « forger une survie créative ». Utilisant la conversation comme vecteur de connaissance, iel met en place des techniques de résistance et de médiation pour transmettre des mises en récit critiques explorant les héritages coloniaux, la formation de la valeur et les conditions matérielles d'existence des corps queer et racisés. Pour son intervention à la Maison populaire, l'artiste poursuit une collaboration avec Alpheratz, spécialiste du français inclusif et du genre neutre qu'al traite en grammaire et en littérature. Ensemble, als livrent un Manifeste, inspiré du roman d'Alpheratz, *Requiem*, et des techniques DIY du collage urbain, ainsi qu'un poster en réalité augmentée. Ces œuvres qui s'exposent sur les espaces extérieurs de la Maison populaire engagent une réflexion sur les identités non-binaires, le concept d'humanité et ses corollaires (droits humains, anthropocène, humanisme et post-humanisme), via le langage, l'humour et le pastiche.

# **Julien Ribeiro**

vit et travaille à Paris

Anthropologue de formation, Julien Ribeiro est curateur et fondateur du Lavoir Public, espace de création dédié aux écritures en mutation à Lyon, qu'il a dirigé jusqu'en 2016. Il travaille aujourd'hui sur les savoirs «silenciés» et la maladie comme partenaire en tant que curateur associé à l'Antre-Peaux (Bourges) et aborde plus généralement dans sa pratique les nouvelles formes de transmission de savoirs. Dans le cadre de *la clinique du queer* et du programme de commandes artistiques "Après", initié par le réseau TRAM en réponse aux bouleversements liés à l'apparition du Covid-19, il initie la série "how to be responsible in an epidemic" par un entretien avec Tim Madesciaire et développe une recherche formelle autour des nudge : ces technologies comportementales exploitant des biais cognitifs pour amener un individu vers un choix donné. Recyclant un slogan de *Queer Crisis* particulièrement adapté à la pandémie que nous traversons (*who thrives? who dies?*), il dissémine dans les espaces de la Maison pop un cendrier, des stickers, et d'autres discrètes technologies de l'attention.

# **Bassem Saad**

né en 1994, vit et travaille à Beyrouth

Bassem Saad est artiste et auteur. Dans *Kink Retrograde*, son intérêt pour la distribution nécropolitique de la toxicité à l'échelle mondiale – notamment via l'import-export des déchets occidentaux vers d'autres pays, tels que le Liban – entre en collision avec la nécessaire redéfinition pour une jeunesse queer d'un nouveau contrat social, ainsi qu'avec les notions scientifiques de résilience et d'entropie. À travers le concept de *kink*, terme qui regroupe un ensemble de pratiques sexuelles et érotiques plus ou moins à risque pour celles qui s'y adonnent, il offre un prisme corporel impliquant consentement et dialogue à la navigation du désordre généré par un système politique gangréné, où l'accident devient inévitable et fatal. Cette fable queer et politique, tournée dans une décharge, met en scène

l'exposition d'individu.e.s au risque des environnements toxiques et jette un regard cru et poignant sur l'explosion du 4 août dernier à Beyrouth.

## **Eothen Stearn**

née en 1987, vit et travaille à Glasgow

Eothen Stearn est artiste, chercheuse et travailleuse sociale. Son travail artistique embrasse une large variété de pratiques : sculpture, céramique, couture, performance, musique, radio, et s'intéresse aux formes contemporaines et historiques des pensées et des luttes queer-féministes. Pour *la clinique du queer*, elle poursuit une série de couvertures / tapisseries murales inspirées des formes alternatives que peuvent prendre les familles choisies et/ou les communautés. Le motif central, des anneaux entrelacés rappelant des alliances, vient illustrer la multiplicité des modèles présents (et à venir) de communalité, tout en distillant une critique de la famille nucléaire. L'œuvre est présentée avec un entretien réalisé par l'artiste à la Maison des femmes Thérèse Clerc de Montreuil, une association d'accompagnement des femmes victimes de violences.

## **Simon.e Thiébaud**

Née en 1988, vit et travaille en Île-de-France

Photographe de formation, Simon.e Thiébaud est également actrice et curatrice des soirées Parkingstone. Depuis 5 ans, ces fêtes hybrides proposent performances, concerts et dj sets et envisagent la nuit comme un espace d'inclusion et d'expression de toutes les subjectivités. Techno hardcore, musique expérimentale et scène electro sont tour à tour à l'honneur de ces événements éclectiques qui accueillent la jeune garde musicale internationale.

*Yvette (Dame pipi)* et *Dustin*, deux portraits réalisés à proximité du lieu de vie de l'artiste, racontent en filigrane une histoire des musiques électroniques alternatives et de la communauté LGBTQI+ française. Partenaire de vie de la productrice de Speedcore française Liza N'Eliaz, Yvette Marley Eliaz a côtoyé toute sa vie durant les scènes underground européennes. Dustin, quant à elle, s'affiche comme l'un des visages de la communauté transgenre parisienne en officiant en tant que DJ et mannequin.

# QUEER PAVILLONNAIRE

L'imaginaire du « queer pavillonnaire » invoqué par *La clinique du queer*, deuxième exposition du cycle *NO NO DESIRE DESIRE* curatée par Thomas Conchou à la Maison populaire à Montreuil, me fait l'effet d'un oxymore à double titre. D'abord, parce qu'il contredit le discours largement répandu selon lequel « la démocratie sexuelle définirait la limite entre les centres-villes et les banlieues », rhétorique raciste et classiste que le sociologue Eric Fassin a dénoncée dans un court texte intitulé « Homosexuels des villes, homophobes de banlieue ? »<sup>1</sup> dans lequel il analyse ce « renvoi [de l'homophobie] vers les "autres", "parmi eux" (dans les banlieues racialisées). » Mais cette figure vient également mettre à mal les représentations dominantes du pavillon, habitat à forte charge idéologique « triplement stigmatisé, devenu symbole à la fois de l'anti-modernité, de l'individualisme et d'un petit embourgeoisement. »<sup>2</sup>

Comment dès lors le pavillonnaire pourrait-il abriter une « queer zone », pour reprendre les mots du sociologue et militant Sam Bourcier, c'est-à-dire « un agencement de subjectivités antagonistes, de séparations, de recodifications, [...] qui font coïncider forme de vie non individualiste et forme politique, un *collectif et un espace* »<sup>3</sup> ? Queer pavillonner – je pastiche ici l'expression de « queer zoner » forgée par Bourcier – appellerait alors un programme politique concret, celui de la production domestique d'une subjectivité collective aux frontières socialement dynamiques, et irréductibles aux catégories de l'identité. C'est sous l'effet de cette subjectivité politique collective que le pavillon peut devenir « clinique », terme ironiquement récupéré par Thomas Conchou pour désigner la capacité d'un tel lieu à



devenir espace de soin mutuel, pouvant aller de l'intime à la revendication politique.

La géographie nous renseigne peu sur les pratiques résidentielles des minorités sexuelles et de genre. La discipline a longtemps renvoyé la question à la sociologie, balayant les socio-spatialités qu'elle implique. Le premier ouvrage à s'en préoccuper est *Mapping Desire: Geographies of Sexualities* [Cartographier le désir : géographies des sexualités] de David Bell et Gill Valentine <sup>4</sup>, en 1995. En France, de telles études rencontrent longtemps des réticences universitaires : il faut attendre le début des années 2000, avec Marianne Blidon <sup>5</sup> notamment, pour les premières recherches en géographie des sexualités. En parallèle, avec Kath Browne, Catherine Jean Nash et Alison Bain <sup>6</sup>, commence à se poser la question de ce que serait un espace proprement queer, non plus seulement synonyme de visiblement habité par des personnes LGBTQI+, mais entendu comme lieu de contestation et de dissidence, non disciplinaire.

Qu'elles soient abstraites ou très concrètes, ces approches insistent sur la nécessaire re-configuration des espaces, pour de nouveaux usages. Sara Ahmed, chercheuse indépendante et autrice qui travaille à l'intersection des études féministes, queer et raciales, a à ce sujet une très belle métaphore dans son texte « Feminists at work » [Féministes au travail] : celle d'oiseaux ayant transformé une boîte aux lettres en nid. « Je pense avec affection à ces oiseaux comme à nos parent·e·s queer [*queer kin*]. [...] J'emploie cette image comme métaphorique de l'usage queer [*queer use*] : comment les choses peuvent être utilisées d'une manière qui n'était pas prévue, ou par celles ou ceux à qui elles n'étaient pas destinées. » <sup>7</sup>

Si Sara Ahmed emploie à dessein une image « heureuse et pleine d'espoir » <sup>8</sup>, l'usage queer

d'habitations pensées pour des sociabilités ou des modes familiaux hétéronormés implique en vérité un travail de longue haleine, une *rupture*. Les photographies *damepipi* et *Dustin* de Simon.e Thiébaud montrent bien cela : des corps et des visages qui contrastent avec défiance avec un environnement banlieusard dans lequel on ne les attendrait pas, parent·e·s queer de l'artiste et écrivain David Wojnarowicz : « dans mes rêves, je rampe sur des pelouses fraîchement tondues [...]. Je pénètre dans vos maisons par les plus petites fissures des murs, ces murs qui garantissent votre sentiment de bien-être et de sécurité. Je traverse vos salons et je monte vos escaliers, je m'introduis jusque dans les chambres où vous dormez [...]. Je vous réveille et je vous accueille dans votre pire cauchemar. »<sup>9</sup>

S'immisçant dans mes réflexions les plus intimes, l'écriture de ce texte n'a pas relevé pour moi d'une approche « objective » mais bien au contraire d'un retour intellectuel et émotionnel sur une expérience vécue – fondatrice et transformatrice. Gaëlle Choisne, Thomas Conchou, Simon.e Thiébaud et moi avons, avec d'autres ponctuellement, navigué ensemble quatre années durant à travers les différentes implications affectives, politiques, économiques d'une vie commune et de communauté dans un pavillon séquano-dyonisien. Si la forme à laquelle je suis parvenue est plus ou moins celle d'un court essai, elle s'est subjectivement composée sur le mode de la lettre d'amour.

## Victorine Grataloup

Victorine Grataloup est commissaire indépendante, co-fondatrice de la plateforme d'échanges artistiques, de recherche et de traductions Qalqalah قلقله (avec Virginie Bobin) ainsi que du collectif curatorial Le Syndicat Magnifique (avec Thomas Conchou, Anna Frera et Carin Klonowski).

En 2020-21, elle est lauréate de la bourse de recherche curatoriale du Cnap avec un projet sur les acquisitions d'artistes du Maghreb, du Machrek et de la Péninsule arabique. Elle travaille en parallèle avec l'École des Actes, micro-institution culturelle expérimentale oeuvrant entre les langues depuis la situation d'Aubervilliers et de la Seine-Saint-Denis.

1 Eric Fassin, « Homosexuels des villes, homophobes des banlieues ? », *Métropolitiques*, <https://www.metropolitiques.eu/Homosexuels-des-villes-homophobes.html>

2 Susanna Magri, « Le pavillon stigmatisé. Grands ensembles et maisons individuelles dans la sociologie des années 1950 à 1970 », *L'Année sociologique*, 2008/1 (Vol. 58), p. 171

3 Sam Bourcier, *Queer Zones. La trilogie*, Amsterdam, 2018, p.18

4 David Bell et Gill Valentine, *Mapping Desire: Geographies of Sexualities*, Routledge, 1995

5 Marianne Blidon « Distance et rencontre : éléments pour une géographie des homosexualités », thèse de doctorat, Université Paris-Diderot, 2007

6 Kath Browne, « Challenging queer geographies », *Antipode* n° 38, 2006 ; Catherine Jean Nash et Alison Bain, « Reclaiming raunch: spatializing queer identities at Toronto women's bathhouse events », *Social and Cultural Geography*, n°8, 2007

7 Sara Ahmed, « Feminists at work: Complaint, Diversity, Institutions », conférence donnée pour la première fois à l'Université de Malmö le 17 octobre 2019 et mise en ligne sur le site de l'autrice le 10 janvier 2020. <https://feministkilljoys.com/2020/01/10/feminists-at-work/> La traduction qui suit est de Victorine Grataloup, pensée dans le cadre d'un atelier de traduction collective du texte de l'anglais vers le français organisé par Virginie Bobin en août 2020 avec Julie Pellegrin, Rosanna Puyol, Émilie Renard et Barbara Sirieix

8 Ibid

9 David Wojnarowicz, *Close to the Knives: A Memoir of Disintegration*, Vintage, 1991, p. 81-82, traduit de l'américain par Myriam Dennehy, Marion Duval, Clémence Garrot et Charlotte Nordmann dans Kevin Floyd, *La réification du désir. Vers un marxisme queer*, Amsterdam, 2013, p. 296

# Programmation associée

samedi 26 septembre de 14 h à minuit

## **Vernissage « la clinique du queer » + soirée High Heal**

La Maison pop accueille le collectif et label parisien *High Heal* le temps d'une soirée au coeur de ses jardins et de sa cour. Lisa Fetva, Fatma Wicca et Lorenzo Targhetta vous convient à un moment d'écoute sonore éclectique et salvateur. Complet.

samedi 3 octobre de 18 h à 2h

## **JOUVENCX – Lou Masduraud**

*Dans le cadre de la Nuit blanche métropolitaine*

Gratuit sur réservation : [maisonpop.fr/jouvencx-lou-masduraud](http://maisonpop.fr/jouvencx-lou-masduraud)

vendredi 9 et lundi 12 octobre de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h

## **Journées « Portes ouvertes des ateliers d'artistes »**

Gratuit sur réservation – Dans le cadre des portes-ouvertes des ateliers d'artistes de la Ville de Montreuil.

samedi 14 novembre de 12h à 19h

## **TAXITRAM avec le CAC Brétigny**

*Visites d'expositions, performances et buffet*

Inscriptions obligatoires sur la billetterie en ligne

[www.tram-idf.fr/parcours](http://www.tram-idf.fr/parcours)

Tarif plein : 10 € / Tarif réduit : 6 €. Ces tarifs comprennent les entrées et visites accompagnées.

vendredi 27 novembre 2020 à partir de 20 h

## **Soirée de lancement de l'anthologie des éditions douteuses + plateforme NO NO DESIRE DESIRE**

*avec Rotolux Press (Léna Araquas & Alaric Garnier)*

Lectures performées *Les éditions douteuses* par Elodie Petit, Marguerin le Louvir & co.

Gratuit sur réservation

les samedis 7 novembre et 5 décembre de 14 h 30 à 16 h

## **Un samedi en famille**

*Visite-atelier pour les enfants de 6 ans et plus et leurs familles*

Gratuit sur réservation : obligatoire jusqu'à la veille de la date de la visite

vendredi 11 décembre 2020 de 21 h à 2 h

## **Nuit pop #2 : Œstrogène**

soirée curatée par Simon.e Thiébaud (Parkingstone)

en partenariat avec le festival Danse Dense

Tarif plein : 12 € / Tarif réduit : 10 €



Maison populaire

9bis, rue Dombasle – 93100 Montreuil

01 42 87 08 68 – [www.maisonpop.fr](http://www.maisonpop.fr)

[reservation@maisonpop.fr](mailto:reservation@maisonpop.fr)

Entrée libre

Horaires d'ouverture : du lundi au vendredi de 10 h à 12 h et de 14 h à 21 h

Le samedi de 10 h à 17 h. Fermé les dimanches, jours fériés et la deuxième semaine des vacances scolaires.

Visites commentées gratuites :

– Individuels, sur demande à l'accueil

– Groupes et formule « Parcours en famille », sur réservation par téléphone au 01 42 87 08 68 ou par mail à [mediation@maisonpop.fr](mailto:mediation@maisonpop.fr)

La Maison populaire est soutenue par la Ville de Montreuil, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, le Conseil régional d'Île-de-France et la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France. Le projet NO NO DESIRE DESIRE est soutenu par Fluxus Art Projects. JOUVENCX est soutenu par la Métropole du Grand Paris et la Ville de Paris dans le cadre de la Nuit blanche Métropolitaine.



seine-saint-denis  
LE DÉPARTEMENT

